

RIEF

Revue italienne d'études françaises

Littérature, langue, culture

9 | 2019

E pluribus unum

Avant Corinne : L'Italienne de Jean-François Dognon

Before Corinne : L'Italienne by Jean-François Dognon

Shelly Charles



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/3314>

DOI : 10.4000/rief.3314

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Shelly Charles, « Avant Corinne : L'Italienne de Jean-François Dognon », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 9 | 2019, mis en ligne le 15 novembre 2019, consulté le 18 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/3314> ; DOI : 10.4000/rief.3314

Ce document a été généré automatiquement le 18 novembre 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Avant Corinne : L'Italienne de Jean-François Dognon

Before Corinne : L'Italienne by Jean-François Dognon

Shelly Charles

- 1 Au mois de mai 1803, Jean-François Dognon publie un roman consacré au voyage en Italie d'un jeune peintre français, Denneval, et à ses relations tumultueuses avec une Italienne passionnée, Orette. Malgré l'obscurité de l'auteur, *L'Italienne, ou Amour et Persévérance* ne passera pas tout à fait inaperçu, et en ce temps de surproduction sans précédent où il paraît en France « un roman par jour »¹, l'ouvrage aura même les honneurs d'un bref compte rendu dans la *Décade philosophique*. Un compte rendu qui a de quoi attiser la curiosité d'un lecteur de *Corinne* :

Mr. F. D. a voulu venger les femmes d'Italie d'une opinion assez généralement accréditée. Il a voulu prouver par une anecdote *qu'il déclare être véritable*, qu'on peut rencontrer parmi elles des amantes qui joignent à l'énergie des passions une fidélité à toute épreuve. Denneval, jeune français, amateur passionné des beaux-arts, s'embarque à Marseille pour visiter l'Italie. Son vaisseau, destiné pour Gênes, est porté par la tempête jusqu'à la hauteur de Naples. [...] De Naples, Denneval va à Rome et à Florence. Partout il décrit les monuments des arts, partout il obtient sur les Italiennes des triomphes faciles [...].

À peine Denneval est-il arrivé à Milan, qu'une jeune veuve, noble, riche et d'une rare beauté, en devient éperdument amoureuse. Elle ne tarde point à lui faire connaître sa passion, mais les conquêtes que Denneval a faites en Italie, lui ont laissé, contre des femmes qui cèdent avec tant de facilité, une prévention funeste. Autre obstacle aux désirs de la belle Milanaise. Denneval a eu un frère ; ce frère, aimé d'une Génoise, a voulu l'abandonner : sa vindicative amante a suivi ses traces avec deux assassins, et a trempé elle-même ses mains dans le sang de l'infidèle. Denneval, qui d'abord s'était senti quelque penchant pour Orette (c'est le nom de la veuve), s'est malheureusement ressouvenu de la catastrophe du roman de son frère, et un songe funeste lui présente toutes les nuits Orette prête à le percer d'un poignard. Fatigué de ses poursuites, il retourne à Paris [...]

Cependant Orette que la froideur de Denneval n'a rendue que plus passionnée, [...] parvient enfin à savoir sa demeure, elle accourt et le trouve aux portes du tombeau.

Alors ses soins attentifs, son amour sans bornes, son inaltérable patience touchent enfin par gradation ce cœur rebelle.²

- 2 Si le résumé de la *Décade* ne peut naturellement pas faire ressortir de manière flagrante les traits qui seront communs à *L'Italienne* et à *Corinne*, et sur lesquels portera l'hypothèse intertextuelle que nous allons examiner ici, l'auteur du premier roman semble, quant à lui, curieusement conscient de ne produire, en quelque sorte, qu'un « avant-texte ». En effet, après avoir décrit son double objectif :

J'ai cherché à indiquer dans le premier tiers de l'ouvrage, les monuments qui existaient en Italie au temps où Denneval y était. [...].

J'ai peint dans les deux autres parties, l'amour d'Orette, d'une manière opposée à ce qu'on appelle le caractère national³,

- 3 il termine sa préface en souhaitant à cet ouvrage « mixte » un succès d'un genre bien particulier :

Je ne désire qu'une chose ; un peu d'attention dans la lecture de ce petit roman qui peut donner l'idée d'un grand ouvrage, plus savant, mieux fait sans doute, mais qui exigerait plus d'étendue et plus de développements que n'en comporte un petit volume.⁴

- 4 Le souhait de Dognon aurait-il été réalisé par Mme de Staël ? *Corinne* ou *l'Italie* serait-il cette amplification de *L'Italienne* que l'éphémère romancier appelle de ses vœux, ce grand ouvrage plus savant, mieux fait, plus étendu, et qui serait fondé sur la combinaison d'un tour d'Italie et d'une histoire d'amour où les caractères nationaux jouent un rôle essentiel ? Même si les deux textes partagent à l'évidence de multiples *topoi* communs aux romans sentimentaux de l'époque, le nombre et la combinaison des coïncidences rend ces dernières remarquables et incitent à une lecture de *Corinne* comme variation sur le projet de *L'Italienne*.

Voyages romanesques

- 5 Sans négliger leur appartenance commune à la mode générale du « voyage sentimental », il est ainsi, tout d'abord, important d'observer que les deux romans s'écartent de la mouvance sternienne par la pratique, plus traditionnelle, d'une alternance entre discours savant et discours romanesque et par l'effet plus ou moins marqué de juxtaposition qu'elle produit. La manière de Dognon, qui recourt massivement et souvent littéralement aux *Lettres sur l'Italie* de Dupaty, est certes rudimentaire, mais sa façon d'attribuer au personnage fictionnel l'itinéraire et les impressions du magistrat voyageur, d'une part, et de les intégrer dans l'intrigue sentimentale, d'autre part, peut ici le faire apparaître comme un précurseur⁵. Nous n'en donnerons qu'un exemple, celui de la visite au tombeau de Virgile. Observons d'abord la façon dont Dognon reprend Dupaty. Commençons par Dupaty, lui-même « voyageur sentimental » :

J'ai fait hier une promenade charmante.

J'ai d'abord été sur la montagne du Pausilippe, au tombeau de Virgile.

Je l'ai trouvé tombant en ruines, enseveli parmi les ronces qui achèvent de le détruire.

Un laurier s'élève au milieu d'elles.

Je suis entré dans le tombeau ; je m'y suis assis sur des fleurs ; j'ai récité l'épigramme de Gallus ; j'ai lu le commencement du quatrième livre de l'*Énéide* ; j'ai prononcé les noms de Didon et de Lycoris ; j'ai coupé une branche de laurier, et ensuite je suis

descendu, plein des sentiments que ce lieu doit faire éclore dans toutes les âmes qui sont sensibles à la nature, à l'amour et à Virgile.⁶

6 Passons maintenant au voyageur romanesque, Denneval :

Il a cherché le tombeau de Virgile sur le mont Pausilippe, il l'a trouvé tombant en ruines, enseveli parmi des ronces : un laurier s'élève encore au milieu de ces ronces. Il est entré dans le tombeau ; il a relu l'églogue de Gallus et le quatrième livre de l'*Énéide* ; il a prononcé les noms de Lycoris et de Didon ; l'écho a soupiré les noms de Lycoris et de Didon. Il a coupé une branche du laurier, et quitté ce tombeau, rempli des sentiments que ce lieu doit faire éclore dans les âmes qui sont sensibles à la nature, à l'amour et à Virgile.

Près du tombeau de Virgile, il vit celui de Sannazar. Il passa. *Une réflexion triste avait oppressé son âme.*⁷

7 L'appropriation du récit factuel se fait ici par le passage à la troisième personne et par une légère surenchère du narrateur qui, grâce au motif de l'écho (« l'écho a soupiré les noms de Lycoris et de Didon »), renforce l'allusion amoureuse et marque l'idée d'une résonance entre les impressions tirées du périple touristique et l'intrigue sentimentale. Le même site sera choisi par Mme de Staël pour préparer l'épisode capital de l'improvisation au Cap Misène, où Corinne, sous l'emprise d'une passion profonde, s'engage dans une remise en question de son talent et de son inspiration (« La première station de la promenade fut au tombeau de Virgile. Corinne et sa société s'y arrêterent avant de traverser la grotte de Pausilippe. Ce tombeau est placé dans le plus beau site du monde [...] »⁸). Chez Mme de Staël, la mention du laurier de Pétrarque et la mémoire de vers de Virgile adaptés au contexte romanesque, s'imposent (« ce simple vers des *Géorgiques* aurait pu servir d'épithète »⁹). Enfin, une longue réflexion du narrateur sur l'art et la mort est interrompue par un passage sans transition au discours direct : Corinne parle à Oswald des « impressions qu'[il vient] d'éprouver » (« Oswald, dit Corinne à lord Nelvil, les impressions que vous venez d'éprouver préparent mal pour une fête... »¹⁰). Les « impressions » d'Oswald renvoient nécessairement au propos précédent du narrateur, qui se lit alors comme une description de l'état d'âme du voyageur – une âme « oppressée » par « une réflexion triste », comme l'était déjà celle de Denneval.

8 Dans les deux romans les effets de juxtaposition et d'alternance des discours sont « lissés » grâce au lien spécifique établi entre l'intrigue romanesque et le discours savant, chorographique et culturel. En effet, dans ces fictions qui racontent l'histoire d'un amour interdit entre un personnage masculin de touriste et un personnage féminin autochtone, l'obstacle à l'amour vient justement du contraste culturel et, plus précisément, des préjugés nationaux du voyageur, combattus, avec plus ou moins de succès, par l'amante italienne.

Le profil du voyageur : de Denneval à Oswald

9 Comme *Corinne ou l'Italie, L'Italienne, ou amour et persévérance* commence par s'intéresser au protagoniste masculin avant d'imposer progressivement la présence, la supériorité morale et le point de vue de l'héroïne éponyme.

10 Le héros de *L'Italienne*, jeune peintre français, est remarquable « par son extrême politesse, l'étendue, la variété de ses connaissances, la rectitude de ses jugements »¹¹. Comme Oswald, il s'engage dans son périple italien à la suite d'un deuil (celui d'un frère en l'occurrence) – un deuil qui teinte d'une couleur sombre et quelque peu suicidaire

ses actions d'éclat. On peut ainsi comparer les gestes aussi héroïques que désespérés qui font la renommée italienne du personnage staëlien et cette anecdote de la visite de Denneval au Vésuve (qui, hors de cet incident, est entièrement empruntée à Dupaty) :

Denneval, dont l'âme s'exhalait à la vue de ces tableaux imposants de la nature, encourageait ses compagnons de voyage et leur redonnait de l'assurance par sa fermeté. Il leur proposa de descendre dans le gouffre d'où sortait une fumée épaisse [...] ; tous refusèrent : alors il pénétra seul dans l'ouverture [...].

Pendant un mois, on ne parla, dans Naples, que de la hardiesse du jeune Français ; on le rechercha davantage ; le roi voulut le voir, et le présenta à toute sa cour.¹²

- 11 Au deuil s'ajoute le serment fait au défunt – serment qui, dans les deux romans, se trouve au cœur de l'intrigue et détermine son déroulement. Pour Oswald, c'est l'engagement général pris sur la tombe du père : « j'y jurai, comme si le temps de réparer existait encore pour moi, que jamais je ne me marierais sans le consentement de mon père »¹³. Le héros de Mme de Staël n'apprendra que plus tard, par la lecture posthume d'une lettre de son père à celui de Corinne, qu'épouser celle-ci serait justement contrer le dictat paternel : « Si mon fils épousait miss Edgermond [...] il irait donc vivre en Italie, et cette expatriation, si je vivais encore, me ferait mourir de douleur »¹⁴. « *Son père lui avait défendu d'épouser cette Italienne, souligne-t-on encore ; ce serait outrager sa mémoire que de braver sa volonté* »¹⁵. Le héros de Dognon, quant à lui, partait en Italie peu après le décès de son frère, assassiné de la main d'une Italienne qu'il avait séduite et abandonnée. Sur son lit de mort, ce dernier laissait au héros un « dernier avis » sans équivoque : « Crains, disait-il en mourant, crains d'être aimé par une Italienne »¹⁶. Denneval doit « redouter toujours une Italienne, et ce qu'on appelle son amour »¹⁷. Il commence à résister à ses sentiments et à lutter contre la passion d'Orette dès sa rencontre avec la séduisante Italienne : « il fit encore le serment de ne pas l'aimer ; il mit dans cette dénégation d'amour une sorte de ténacité qu'il s'enorgueillissait de conserver toujours »¹⁸. À son ami italien Lorenzo, lui-même amoureux d'Orette, et qui s'étonne de le voir rejeter l'incomparable jeune femme, il explique : « j'ai résolu de ne pas aimer ; je sais, quand je prends une résolution, la tenir fermement »¹⁹.
- 12 Si Oswald pouvait longtemps ignorer (et jusqu'à son retour en Angleterre) la nature précise et contraignante de l'interdit auquel il s'était soumis et ne le découvre de fait que lorsqu'il est déjà profondément engagé à Corinne, il n'en est pas moins obsédé, dès son arrivée en Italie, par la mémoire d'un autre amour tyrannique et mortifère : celui de sa première maîtresse, la perfide française Mme d'Arbigny, qui, l'appelant en France et retardant son retour, a été en quelque sorte la cause de la mort de lord Nelvil père. C'est donc pétri de ce sentiment de culpabilité qu'Oswald, comme Denneval, refuse d'abord les avances de l'Italienne. L'échange (au premier chapitre du livre III) entre Oswald et le comte d'Erfeuil qui s'étonne de la réserve de son ami est parfaitement semblable aux échanges que l'on trouve entre Denneval et son entourage. Tandis que Denneval explique ses réticences par une peur vitale : « je périrais comme mon frère [...] Le malheureux, assassiné par [...] celle qui l'aimait ! »²⁰, Oswald est rempli de « terreur » à la perspective d'une rencontre avec Corinne : « il laissa passer tout un jour sans aller chez elle, éprouvant une sorte de terreur du sentiment qui l'entraînait »²¹ ; « Oswald était un homme séduit, entraîné, mais conservant au-dedans de lui-même un opposant qui combattait ce qu'il éprouvait »²².
- 13 Le poids du serment qui pèse sur les deux personnages provoque les mêmes réactions pathologiques. On connaît les fragilités d'Oswald, sa raison toujours « prête à se

troubler »²³. Observons celles de Denneval, hanté par une seule et même idée depuis sa première rencontre avec Orette au bal de l'ambassadeur. Il y a d'abord le traumatisme initial, le cauchemar où il se voit en victime de cette « jeune veuve de vingt-deux ans, grande, brillante de tous les attraits de la beauté » :

[...] furieuse de voir ses désirs rejetés, ses offres dédaignées, elle avait saisi un poignard qu'elle cachait sous sa robe, elle m'en avait percé le cœur, s'en était frappée après, et, mourant, était tombée sur mon sein.²⁴

14 Et les choses tournent très vite à l'obsession : « cet avis de mon frère mourant, assassiné par une Italienne, et ce rêve toujours présent à ma mémoire [...] m'obsèdent »²⁵. Une fois rentré en France, le désordre psychique provoqué par le « retour continu des mêmes idées »²⁶ se développe en maladie physique. Le patient interpelle ainsi son médecin : « Docteur... j'ai fait un rêve affreux... Il me poursuit depuis l'Italie... Vingt fois il a troublé mon esprit depuis ce fatal voyage... cette nuit encore... »²⁷, et s'exclame à la vue de son « infirmière », qui n'est autre que l'Italienne elle-même, qui a quitté son pays pour le retrouver : « Non, je n'y puis consentir... Te prendre pour épouse... Jamais... je brave ton poignard... frappe, j'aime mieux mourir, cruelle, frappe... – Voilà les mots que l'infortuné prononça [...] dans une agitation extrême »²⁸.

15 Pourquoi tant de haine ? Comme ce sera le cas chez Oswald, les arguments de Denneval mettent en avant des préjugés culturels. « C'est la plus séduisante des femmes, mais c'est une Italienne », s'inquiète d'emblée l'amant staélien²⁹, tandis que Denneval, sous le charme d'Orette, s'écriait « d'une voix étouffée et déchirée par les sanglots : – Que n'est-elle française ! »³⁰. Dans les deux cas, il s'agit bien d'une « prévention » (« Je n'aimerai pas une Italienne, je l'ai résolu, ma prévention sera la plus forte », affirme Denneval³¹). Dans les deux cas, le héros la dit d'abord fondée sur l'« observation ». On connaît les multiples considérations d'Oswald sur l'amour en Italie. Elles sont aussi légion dans *L'Italienne*, comme dans cette adresse de Denneval à son valet :

N'as-tu pas observé, lui dit-il, comme moi, combien l'amour est peu de chose pour les Italiennes ; un caprice, un amusement, fort peu de temps au besoin, car elles l'usent très promptement. Les mœurs n'opposent jamais d'obstacles qui le fortifient, nuls préjugés qui lui donnent du prix, nulle gêne qui l'entretienne, et qui en fasse un bonheur, une vertu. On peut être aimé d'une femme, mais son amour n'est que passager et trompeur ; en l'épousant [Orette], je me prépare peut-être quelques jours de bonheur suivis de regrets éternels ; j'aime mieux la fuir ; elle m'aura bientôt oublié.³²

16 Et dans les deux cas, l'inconstance féminine fantasmée produit la même infidélité masculine. Oswald et Denneval fuient leurs maîtresses italiennes, rentrent dans leurs patries respectives pour y tomber dans les bras de femmes qui sont loin d'en partager les qualités exceptionnelles – et ne manquent pas d'accuser encore leurs « Italiennes ». L'homme qui cherche à tout prix à oublier se plaint de l'oubli dont il croit être la victime. Très tôt, Denneval s'inquiète de l'effet de ses propres esquives : « Depuis huit jours je n'ai reçu aucune de ses nouvelles : [...] elle m'oublie »³³ et, de France où il tente de se consoler dans les bras d'une autre, il se lamente dans une lettre à son ami italien Lorenzo : « elle doit m'avoir oublié »³⁴. Nous savons qu'Oswald, parti en Angleterre et s'appêtant à épouser Lucile, fera preuve de la même mauvaise foi. L'amant parjure, mécontent de ne pas avoir des nouvelles de la femme qu'il a abandonnée, provoque ainsi chez son interlocuteur, M. Edgermond, un discours qui le conforte dans ses propres préjugés :

[...] comme il réfléchissait avec peine sur ce silence, il rencontra M. Edgermond qu'il avait vu à Rome, et qui lui demanda des nouvelles de Corinne. – Je n'en sais point,

répondit lord Nelvil avec humeur. – Oh ! je le crois bien, reprit M. Edgermond ; ces Italiennes oublient toujours les étrangers dès qu'elles ne les voient plus. Il y a mille exemples de cela, et il ne faut pas s'en affliger ; elles seraient trop aimables si elles avaient de la constance unie à tant d'imagination.³⁵

- 17 Dans les deux romans, l'interprétation erronée des sentiments dévoués de l'Italienne est au cœur du drame : quand l'amour la rend littéralement malade et l'empêche d'écrire, quand elle ne donne plus de nouvelles car elle est partie à la recherche de celui qu'elle aime et qui la rejette, l'indigne amant continue toujours à écouter ses « préventions ».

Profil de l'Italienne : d'Orette à Corinne

- 18 Le parallèle entre les deux voyageurs, le Français et l'Anglais, est flagrant, et les seules véritables différences tiennent justement à leur propre identité nationale : Denneval, que nous avons déjà entendu regretter qu'Orette ne soit pas française, trouve refuge, dès son retour au pays, dans les bras d'une comédienne dévergondée et intéressée, tandis qu'Oswald, dans les mêmes dispositions, va épouser la chaste, timide, et quelque peu insipide Lucile, « la femme vraiment anglaise », pour reprendre l'expression de lord Nelvil père³⁶.

- 19 Il ne peut évidemment en être ainsi de l'héroïne féminine. Si les improvisatrices couronnées au Capitole ne courent pas les rues, même en Italie, et que le génie de Corinne est bien là pour la rendre littéralement *incomparable*, il reste que sa devancière présentait déjà quelques traits d'exception que l'on retrouvera dans les performances de Corinne :

La raison, les connaissances d'Orette devançaient son âge. À douze ans [...] elle chantait comme on chante en Italie ; mais elle joignait à cette brillante exécution, une expression tendre, sentimentale, qu'on trouve rarement dans cette belle contrée, et qui ferait de ses musiciens les premiers chanteurs du monde, s'ils la pouvaient connaître.³⁷

- 20 Dognon, qui permet à son héros de rencontrer à Rome l'improvisatrice Corilla et de l'admirer, ne peut en effet pas ignorer la critique exprimée dans la même occasion par son maître Dupaty, accusant les sonnets de cette dernière de présenter « trop peu d'idées, de sentiments et d'images »³⁸ et les Italiens en général de ne demander à leur langue « ni pensées, ni sentiments »³⁹. Sans être une artiste professionnelle, la belle Orette aux « cheveux d'ébène » présente donc, avant Corinne, cette rare qualité du « sentiment » ajoutée à l'art italien. Ses conceptions morales sont elles aussi exceptionnelles. Jeune et riche orpheline, Orette avait épousé son tuteur par reconnaissance, et leur union, d'où « une estime réciproque, une confiance extrême bannissait jusqu'à l'idée du soupçon », approchait de l'idéal (anglais) du compagnonnage matrimonial. Quand, une fois veuve, elle rencontre Denneval, Orette est, comme Corinne, une femme expérimentée et indépendante. Comme Corinne, elle découvre brutalement l'amour passion : « le cœur d'Orette vient de s'ouvrir à un sentiment dont elle ne connaissait pas la puissance, dont elle croyait pouvoir braver la force, et qui va désormais remplir toute sa vie »⁴⁰. Comme Corinne, qui « avait tort, pour son bonheur, de s'attacher à un homme qui devait contrarier son existence naturelle »⁴¹, elle vient de choisir l'homme susceptible par excellence de faire son malheur :

Arrête, femme déplorable ! pleure, infortunée, pleure sur ton sort ! pleure sur ce jour où tu le vis pour la première fois ! son cœur, armé d'un triple airain, ne peut être touché. Une fatale prévention, contraire à tes vœux les plus doux, le préserve de toutes les séductions de la beauté : tant de charmes, ton amour extrême ne pourront le séduire.⁴²

- 21 Comme Corinne qui, « offensée des préjugés haineux qu'Oswald exprimait contre sa nation »⁴³, tente de convertir son amant, Orette, voyant « son amour méprisé par une injuste prévention », tente de « faire abjurer [à Denneval] cette idée qu'il nourrit contre les Italiennes »⁴⁴ : « Qu'il m'écoute, je saurai bien désarmer une injuste prévention, et trouver le bonheur en le lui donnant »⁴⁵. Comme Corinne, enfin, forte de sa bonne conscience, Orette n'hésite pas à s'affranchir de l'opinion. Quand, invoquant les convenances, son ami et admirateur Lorenzo lui déconseille de faire le voyage de Paris à la poursuite de Denneval (« Que dira-t-on en voyant une femme dans la fleur de son âge et de sa beauté, courir après un jeune homme qui la repousse, qui la fuit ? »), la téméraire Italienne s'exclame : « que m'importe ce que dira le monde ! »⁴⁶. Et l'auteur de défier, dès sa préface, « les moralistes sévères [qui] vont peut-être se scandaliser en voyant [...] une femme courir sur les traces d'un homme qu'elle adore ».

L'inoculation de l'amour

- 22 Comparons enfin le traitement que réservent les deux textes à une scène topique du roman contemporain : les soins rendus par la femme amoureuse à son amant malade⁴⁷. En l'occurrence, ceux prodigués par nos deux Italiennes, dont le dévouement vient infirmer les fameuses « préventions » du héros masculin.
- 23 Nous l'avons vu, la maladie de Denneval et celle d'Oswald ont la même cause : la crainte de faillir à la mémoire du parent défunt en succombant aux charmes de l'Italienne. Dans le cas d'Oswald, c'est la représentation de *Roméo et Juliette* qui réveille sa « superstition secrète » et la peur de trahir les dernières volontés de son père en épousant une Italienne (« Ah ! qui sait, s'écria-t-il, qui sait s'il ne craindrait pas [...] que son fils oubliât sa patrie et ses devoirs envers elle »⁴⁸). L'angoisse de manquer au devoir va alors jusqu'à provoquer un accident physique :
- Son agitation, sa peine devint si forte, qu'elle lui rendit un accident dont il se croyait guéri ; le vaisseau cicatrisé dans sa poitrine se rouvrit. [...] il souhaitait en secret que la fin de sa vie terminât ses chagrins.⁴⁹
- 24 C'est déjà le cas de Denneval qui, rentré à Paris, et tentant par la dissipation d'oublier Orette, tombe gravement malade. Comme Oswald, qui prend ce qu'il craint « pour un présage » et ce qu'il souffre « pour un avertissement du ciel »⁵⁰, Denneval, dans le délire de sa fièvre, retrouve son cauchemar obsédant. « Docteur, dites-moi si l'on doit croire aux rêves : ne sont-ce pas des inspirations célestes, des avertissements ?... » demande-t-il sans cesse au médecin qui le soigne⁵¹.
- 25 Mais plus encore que l'origine du mal, c'est la ressemblance dans la nature particulière des soins qui est frappante. *L'Italienne*, où l'épisode de la maladie occupe une place centrale, nous fournit les détails d'une thérapie artistique qui sera celle exercée par Corinne non seulement quand, au chevet d'Oswald, elle « trouvait l'art de varier les heures par la lecture [et] par la musique »⁵², mais tout au long de sa relation avec son amant anglais, atteint de mélancolie chronique. Dans les lettres-journal où Orette

enregistre l'évolution de la maladie de Denneval, nous découvrons ainsi le rôle majeur de ses talents de musicienne :

Un matin, ne sachant plus qu'imaginer, je lui proposai de pincer un morceau de harpe. – Ah, oui, me dit-il, je me souviens qu'à Milan on me vantait votre talent sur un instrument si difficile, vous savez lui donner une expression, une âme... On dirait que vous lui prêtez la vôtre...⁵³

26 Talents de plus en plus sollicités par le patient :

Chantez, en vous accompagnant, quelques romances ; vous leur donnerez sans doute une expression nouvelle en les colorant, pour ainsi dire, de votre mélancolie. – Je ne puis vous rien refuser... Je pris ma harpe, et après un prélude assez expressif, je chantais les *Malheurs de Laure et Pétrarque*, et le *Serment d'amour*. J'observais en jouant, sa figure ; ses yeux s'animaient et restaient fixés sur mes doigts ; sa bouche, entr'ouverte, semblait aspirer mes paroles, son immobilité avait quelque chose de touchant.⁵⁴

27 Talents que l'on retrouve dans les fameux recours de Corinne à sa harpe :

[...] elle posa ses doigts sur la harpe qui était placée à côté d'elle, et fit quelques accords sans suite et sans dessein. Ces sons harmonieux, en accroissant l'émotion d'Oswald, semblaient lui inspirer un peu plus de hardiesse.⁵⁵

[...] le tombeau de son père et les montagnes d'Écosse se retracèrent à sa pensée, et ses yeux se remplirent de larmes. Corinne prit sa harpe, et devant ce tableau elle se mit à chanter les romances écossaises dont les simples notes semblent accompagner le bruit du vent qui gémit dans les vallées. [...] Oswald ne résista point à l'émotion qui l'oppressait.⁵⁶

28 Quant à Corinne comédienne, jouant pour Oswald *Roméo et Juliette*, elle aussi a pour devancière Orette qui récite des vers de Racine et de Voltaire à la demande de son amant malade, et qui lui fait verser des larmes en jouant *Iphigénie* : « Je pris au hasard, j'ouvris *Iphigénie*. Je le vis verser des larmes à la scène entre Achille et la fille d'Agamemnon »⁵⁷.

29 Certes, les joueuses de harpe sont légion dans le roman sentimentalo-ossianique du tournant du siècle, certes, la communion amoureuse par la lecture ou la performance artistique est alors un véritable *topos*, mais, ici encore, une même combinaison de lieux communs suggère l'hypothèse d'une dérivation spécifique. Les matériaux du très long épisode de la maladie dans *L'Italienne* essaient en effet un peu partout dans *Corinne*. On retiendra ainsi l'exemple de l'incident de parcours éprouvé par Orette lors de ses performances artistiques :

Je pensais triompher de lui, je jouissais même intérieurement de mon succès... Ma précipitation pensa me perdre. Je chantais les *Plaisirs d'amour* ; Denneval se retourna, je vis son humeur et cessai sur le champ.⁵⁸

30 On conçoit que l'inquiet Denneval ne pouvait apprécier les paroles de la célèbre chanson :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie.
J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie.
Elle me quitte et prend un autre amant.

31 On comprend qu'Orette, qui n'a pas encore gagné la bataille, songe au chagrin d'amour qui dure toute la vie, et que Denneval n'entende que l'amour qui ne dure qu'un moment et craigne que l'Italienne ne ressemble finalement à l'ingrate Sylvie. Orette finira par corriger son erreur de répertoire en passant une nuit sans sommeil à lire *La Nouvelle*

Héloïse. Heureuse occupation où elle sera surprise par son amant, et grâce à laquelle elle sera enfin rachetée.

- 32 Ce sont les mêmes soupçons continuels provoqués par le fantasme de l'Italienne volage que nous retrouvons dans *Corinne*, la même tendance du héros à interpréter les paroles de sa maîtresse à l'aune de ses préventions. Quand Corinne, inquiète de l'effet qu'aura la divulgation de sa véritable identité sur les sentiments d'Oswald, sollicite son amant à profiter de l'instant présent (« jouissons encore quelque temps de cette paix du cœur qui nous est accordée »⁵⁹), ce dernier la soupçonne de chercher à éloigner « attentivement tout ce qui pouvait amener une union indissoluble ». Elle dissipera cette nouvelle inquiétude en conduisant Oswald vers un tableau d'Ossian et en lui chantant devant ce tableau une romance écossaise. Les effets de la sensibilité rousseauiste d'Orette et ceux de la sensibilité ossianique de Corinne sont pratiquement les mêmes. Denneval ne considère plus comme sacrilège l'idée d'épouser une Italienne qui lit Rousseau et s'exclame aussitôt :

C'est à vous que je vais devoir le jour... Que ferai-je jamais qui puisse m'acquitter envers vous ?... – Denneval, le don de votre main lui dis-je en tremblant : il a frissonné. – Orette [...], laissez-moi m'habituer à cette idée ! que je puisse me familiariser avec elle ; je vous demande un mois.⁶⁰

- 33 Oswald s'émeut devant la sensibilité gallique de Corinne et esquisse une proposition : « Serais-tu la digne compagne de ma vie [...] ? »⁶¹ demande-t-il à l'Italienne qui vient de se montrer digne de le suivre dans son Écosse natale.

Préventions culturelles et modèles littéraires

- 34 Mais les références livresques sont à double tranchant. Cherchant *in extremis* à se justifier de ses « injustices », de ses « rigueurs », de sa « fuite », enfin de « toute [sa] conduite » à l'égard de l'Italienne amoureuse, Denneval évoque « [sa] prévention, née de [ses] lectures des ouvrages sur l'Italie »⁶². De quels ouvrages est-il question ? Les *Lettres sur l'Italie* de Dupaty viennent évidemment à l'esprit. Et, sans surprise, l'on y retrouve en effet, à quelques mots près, les termes mêmes de Denneval dans son propos général sur les Italiennes cité plus haut. Dans sa lettre LXIII, « À Rome », Dupaty décrit ainsi l'amour à l'italienne :

Qu'est-ce que l'amour chez les Romaines ? Ce qu'il peut être dans un climat et dans des mœurs où il ne rencontre, presque jamais, d'obstacles, qui le fortifient ; de préjugés, qui lui donnent du prix ; d'idées morales, qui l'embellissent ; de gênes, qui l'entretiennent ; de circonstances, enfin, qui en fassent, comme très souvent dans nos mœurs, un bonheur, un triomphe et une vertu.

L'amour est, chez les Romaines, un amusement, ou une affaire, ou un caprice, et fort peu de temps un besoin ; car elles l'usent très promptement.⁶³

- 35 Mais Denneval poursuit son explication et précise que la prévention née de la lecture des ouvrages sur l'Italie, a été « accrue par un souvenir cruel ». Les « lectures » et le « souvenir » sont-ils parfaitement distincts ? L'aventure sanglante du frère, poursuivi et poignardé à mort par la maîtresse italienne qu'il venait d'abandonner, est-elle ainsi seule à l'origine du rêve récurrent du héros, s'imaginant frappé de la main d'Orette, qui se donne aussitôt la mort et expire sur son sein ? Nous ferons l'hypothèse que la lecture des livres sur l'Italie n'est pas seulement à l'origine des préventions générales du personnage mais aussi de ses fantasmes particuliers. On notera en effet que l'ensemble du propos justificatif de Denneval suit immédiatement la scène de lecture de *La Nouvelle*

Héloïse par Orette. La posture de la garde-malade défiant la contagion, qui fait de l'Italienne l'équivalent féminin de Saint-Preux dans l'épisode de « l'inoculation de l'amour », vient certes marquer la transformation positive du rêve par lequel le héros était jusque-là obsédé, mais nous rappelle aussi au passage la dimension italienne du roman de Rousseau. Le « souvenir cruel » de Denneval serait peut-être lui aussi un souvenir livresque : il renverrait non seulement à l'expérience « réelle » du frère, mais à celle, littéraire, de milord Édouard. L'on songe évidemment à la marquise napolitaine qui « conçut pour lui une passion violente qui la dévora le reste de sa vie »⁶⁴, à sa « jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie » du pacifique Anglais, enfin au propos général du narrateur : « Ainsi commencèrent ces doubles liaisons, qui, dans un pays comme l'Italie, exposèrent Édouard à mille périls de toute espèce »⁶⁵.

- 36 Et au-delà des « Amours de milord Édouard », c'est à leur modèle que l'on doit ici songer : aux amours de sir Charles Grandison, héros éponyme du dernier roman de Samuel Richardson, et dont les liaisons sentimentales contractées en Italie à l'occasion de son Grand Tour sont au cœur de l'intrigue⁶⁶. Nul doute que Denneval craigne trouver en Orette le double d'Olivia, l'aristocrate florentine passionnée, violente et jalouse, « vindicative jusqu'au crime », qui poursuit Grandison jusqu'en Angleterre de ses assiduités comme de ses menaces :

[...] une dame de Florence, nommée Olivia. Elle a à la vérité de grandes qualités, elle est d'une grande naissance, généreuse, d'une figure aimable, en possession d'un très grand bien, dont elle peut entièrement disposer, n'ayant ni père, ni mère, ni frère, ni d'autres proches parents. Je la vis pour la première fois à l'opéra [...]. Il ne pouvait y avoir d'objection contre sa figure ; personne ne contestait sa vertu ; mais elle était d'un caractère violent et impétueux. [...] Je fus obligé, à cause de cela, de quitter Florence pour quelque temps, ayant appris que la vengeance avait pris la place d'une passion plus douce, et que ma vie était en danger.⁶⁷

- 37 Mme de Staël avait-elle besoin de Dognon pour lui rappeler Dupaty, Rousseau ou encore Richardson ? Certainement pas. Reste que les références partagées entre *L'Italienne* et *Corinne* sont instructives. Le renvoi explicite que fait Denneval aux « ouvrages sur l'Italie » qui sont à l'origine de sa prévention nous permet d'identifier le rôle de Dupaty dans « l'opinion qu'[Oswald] avait témoignée sur les Italiennes » et dont Corinne était « douloureusement affligée ». On comparera ainsi le discours d'Oswald sur l'absence de roman en Italie aux réflexions de Dupaty reprises par Dognon et que nous avons citées plus haut :

Aucun sentiment profond ni délicat ne se mêle [...] à cette mobilité sans pudeur. Aussi dans cette nation où l'on ne pense qu'à l'amour, il n'y a pas un seul roman, parce que l'amour y est si rapide, si public, qu'il ne se prête à aucun genre de développement.⁶⁸

- 38 On observera encore leurs considérations respectives sur la manière italienne de « parler d'amour » :

Un des mystères de l'amour devrait être de parler d'amour ; l'amour est, ici, un lieu commun de conversation ajouté à ceux de la pluie et du beau temps, de l'arrivée d'un étranger, de la promotion du matin, et de la procession du soir [...]

Une mère dit tout naturellement, ma fille ne mange point, ne dort point, elle a l'amour ; comme si elle disait, elle a la fièvre.⁶⁹

En arrivant ici, j'avais une lettre de recommandation pour une princesse ; je la donnai à mon domestique de place pour la porter ; il me dit : Monsieur, dans ce moment cette lettre ne vous servirait à rien, car la princesse ne voit personne, elle est INNAMORATA ; et cet état d'être INNAMORATA se proclamait comme toute autre situation de la vie, et cette publicité n'est point excusée par une passion

extraordinaire ; plusieurs attachements se succèdent ainsi, et sont également connus.⁷⁰

- 39 Quant à la référence à l'*Histoire de sir Charles Grandison*, omniprésente dans le roman de l'époque, Mme de Staël la partage avec Dognon, comme avec Rousseau, et la met au cœur même de son roman. Elle apparaît dans la doxa évoquée par l'héroïne féminine :

Écoutez, dit-elle à lord Nelvil, quand vous serez à Londres, ils vous diront, les hommes légers de cette ville, que les promesses d'amour ne lient pas d'honneur ; que tous les Anglais du monde ont aimé des Italiennes dans leurs voyages, et les ont oubliées au retour.⁷¹

- 40 L'allusion ici n'est pas à Olivia, personnage secondaire de *Grandison*, mais à Clémentine : le grand amour italien du héros anglais, une jeune fille dont il se fait aimer littéralement à la folie et envers laquelle il s'engage solennellement – avant de rentrer dans son pays et de s'y choisir une épouse anglaise plus raisonnable. Une fois marié, il confiera à cette épouse ses sentiments pour l'Italienne dans des termes qui nous sont désormais familiers :

Je n'ai jamais vu [...] une femme que j'eusse pu aimer autant qu'elle, si je n'avais pas retenu mon cœur dès les commencements [...] par la résolution que j'avais formée, comme une précaution contre moi-même, quand je commençai mes voyages, de ne penser jamais à épouser une étrangère.⁷²

- 41 Mais c'est là une autre histoire⁷³.

NOTES

1. « [...] on peut, sans exagération aucune, fixer à UN PAR JOUR, le nombre des productions de ce genre », *Décade philosophique*, 20 Brumaire, an IX (compte rendu de *Saint Léon* de W. Godwin).
2. « *L'Italienne, ou Amour et Persévérance* ; par F. D. », *Décade philosophique*, 30 Floréal, an XI.
3. *L'Italienne, ou Amour et Persévérance*, Paris, Mme Masson, An XI-1803, préface non paginée. Désormais *L'Italienne*.
4. *Ibidem*.
5. Pour situer la particularité du modèle offert à Mme de Staël par Dognon, on peut ainsi se référer à *Dupaty et l'Italie des voyageurs sensibles*, J. Herman, K. Peeters et P. Pelckmans (dir.), Amsterdam-New-York, Rodopi, 2012.
6. Ch. Dupaty, *Lettres sur l'Italie, en 1785*, Rome et se trouve à Paris chez De Senne et Comte d'Artois, 1788, lettre XCV, « À Naples », t. I, p. 176.
7. *L'Italienne*, p. 49. Nous soulignons.
8. *Corinne ou l'Italie*, éd. S. Balayé, Gallimard, « Folio », 1985, p. 344. Désormais *Corinne*. Sur Mme de Staël lectrice de Dupaty, voir M. Gille, « Un antécédent littéraire de *Corinne* : les *Lettres sur l'Italie* de Dupaty », dans les actes du colloque *Il Gruppo di Coppet et l'Italia* (Pescia, 24-27 septembre 1986), M. Matucci (dir.), Pisa, Pacini Editore, 1988, p. 163-185.
9. *Ibidem*.
10. *Ibid.*, p. 345.
11. *L'Italienne*, p. 13.
12. *Ibid.*, p. 54-55.
13. *Corinne*, p. 332-333.

14. Ibid., p. 467.
15. Ibid., p. 496.
16. *L'Italienne*, p. 9.
17. Ibid., p. 208.
18. Ibid., p. 12.
19. Ibid., p. 114.
20. Ibid., p. 10.
21. *Corinne*, p. 77.
22. Ibid., p. 155.
23. Ibid., p. 44.
24. *L'Italienne*, p. 5-6.
25. Ibid., p. 16.
26. Ibid., p. 124.
27. Ibid., p. 156-157.
28. Ibid., p. 174.
29. *Corinne*, p. 99.
30. *L'Italienne*, p. 191.
31. Ibid., p. 119.
32. Ibid., p. 132.
33. Ibid., p. 125.
34. Ibid., p. 136.
35. *Corinne*, p. 478.
36. Ibid., p. 468.
37. *L'Italienne*, p. 95.
38. *Lettres sur l'Italie*, p. 141.
39. Ibid., p. 142.
40. *L'Italienne*, p. 108.
41. *Corinne*, p. 431.
42. *L'Italienne*, p. 109-110.
43. *Corinne*, p. 158.
44. *L'Italienne*, p. 143.
45. Ibid., p. 164.
46. Ibid., p. 138.
47. Voir, par exemple, Mme Cottin, *Malvina*, Paris, Maradan, 1800, t. III, p. 98-146.
48. *Corinne*, p. 201.
49. Ibid., p. 205.
50. Ibid., p. 202.
51. *L'Italienne*, p. 157.
52. *Corinne*, p. 212.
53. *L'Italienne*, p. 188.
54. Ibid., p. 191-192.
55. *Corinne*, p. 81.
56. Ibid., p. 238.
57. *L'Italienne*, p. 190.
58. Ibid., p. 192.
59. *Corinne*, p. 231.
60. *L'Italienne*, p. 194.
61. *Corinne*, p. 238.
62. Ibid., p. 193.
63. *Lettres sur l'Italie*, p. 296.

64. J.-J. Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, éd. H. Coulet, Paris, Gallimard, « Folio », 1993, vol. I, p. 416.
65. Ibid., p. 425. Nous soulignons.
66. Voir l'analyse des « Amours de milord Édouard Bomston » dans Sh. Charles, « Rappeler, varier, combiner : la mémoire romanesque de *La Nouvelle Héloïse* », dans *Poétique*, 173, 2013, p. 63-86.
67. S. Richardson, *Histoire de sir Charles Grandison*, trad. Monod, Élie Luzac fils, Göttingen et Leyde, 1755, t. III, p. 231-232.
68. *Corinne*, p. 153. Le même propos se retrouvait déjà dans *De la littérature* : « Ils n'ont point de romans [...], parce que l'amour qu'ils conçoivent, n'étant pas une passion de l'âme, ne peut être susceptible de longs développements. Leurs mœurs sont trop licencieuses pour pouvoir graduer aucun intérêt de ce genre » (Mme de Staël, *De la littérature considérée dans ses relations avec les institutions sociales*, éd. G. Gengembre et J. Goldzink, Paris, GF-Flammarion, 1991, p. 200).
69. *Lettres sur l'Italie*, p. 296-297.
70. *Corinne*, p. 153.
71. Ibid., p. 441.
72. *Histoire de sir Charles Grandison*, t. III, p. 343.
73. Voir Sh. Charles, « Au miroir de l'intertexte. Une lecture de *Corinne ou l'Angleterre* », *Eighteenth-Century Fiction*, 31, 3, 2019, p. 481-508.

RÉSUMÉS

Peut-on lire *Corinne ou l'Italie* comme une amplification de *L'Italienne, ou Amour et Persévérance* ? Paru en 1804, le roman de Jean-François Dognon mêlait déjà un tour d'Italie inspiré de Dupaty à une histoire d'amour où les caractères nationaux jouaient un rôle essentiel. L'article met à l'épreuve l'hypothèse d'un palimpseste en analysant un réseau ramifié de correspondances : l'alternance entre discours narratif et discours savant, la caractérisation individuelle et culturelle des personnages, la présence de péripéties communes. Il met aussi en évidence l'intertexte fictionnel partagé de *Corinne* et de *L'Italienne : Grandison*, le roman anglo-italien de Samuel Richardson et l'épisode italien de *La Nouvelle Héloïse*.

Can Staël's *Corinne or Italy* be read as an amplification of *L'Italienne ou Amour et Persévérance*? Published in 1804, Jean-François Dognon's novel had already linked an Italian tour inspired by Dupaty with a love story in which national characters were playing an essential role. The article tests a palimpsest hypothesis by analysing a network of multiple correspondences: the alternation between narrative and scholarly discourse, the mixture of individual and cultural characterization, the presence of common adventures. It also highlights the shared fictional intertext of *Corinne* and *L'Italienne: Grandison*, Samuel Richardson's Anglo-Italian novel and the Italian episode of *La Nouvelle Héloïse*.

INDEX

Mots-clés : Staël (Madame de), roman sentimental, tour d'Italie, lieux communs, intertextualité, Dognon (Jean-François)

Keywords : Staël (Madame de), sentimental novel, tour of Italy, commonplaces, intertextuality, Dognon (Jean-François)